

TRADUCTEURS AU TRAVAIL

Ce docteur en philosophie est un amoureux fervent de la poésie ; cet universitaire considère la traduction d'un œil résolument praticien ; ce grand nom de la traduction est l'un de ceux d'entre nous qui se sont donné le plus de mal pour aider de jeunes débutants ; ce familier de textes souvent austères évoque son travail avec un sourire joyeux et quasi gourmand. S'il fallait donner un titre au portrait de cet homme-orchestre, on pourrait l'emprunter à Nietzsche : Le gai savoir.

Marc B. de Launay

TransLittérature : *Tu as plusieurs activités. Peux-tu nous en donner la liste ?*

Marc de Launay : C'est très simple. Au cœur, il y a le travail que je fais comme chercheur en philosophie au CNRS, autour de deux axes : Nietzsche d'abord, avec la publication des œuvres qui arrive maintenant à son terme, et d'autre part les néo-kantiens allemands, Hermann Cohen en tête — Cohen dont les implications dans l'histoire du judaïsme m'ont entraîné aussi vers des lectures bibliques et l'immense continent des traductions successives de la Bible. À la périphérie, il y a mon activité de traducteur qui est un peu fonction du centre : ce sont les lacunes éditoriales que je découvre qui me conduisent à proposer tel ou tel texte à un éditeur. Enfin, je suis éditeur moi-même, puisque j'ai dirigé plusieurs collections chez Gallimard — la « Bibliothèque de Philosophie », puis TEL, puis Poésie-Gallimard — avant de travailler chez Bayard. Là encore, tout s'interpénètre, puisqu'il m'arrive de traduire ce que j'édite.

TL : *Quand as-tu commencé à traduire ?*

ML : En 1974, à vingt-quatre ans, aussitôt après mes études de philosophie, je me suis lancé dans la traduction de textes philosophiques en professionnel, pour gagner ma vie.

TL : *Tu n'as pas choisi la facilité... Tu n'as jamais été tenté de traduire autre chose, des romans par exemple ?*

ML : Si, je me suis laissé aller à en traduire deux (Nicolas Born et Peter Handke), dans mes débuts, mais je me suis vite arrêté. Je ne sais pas écrire : « Il entra dans la salle de bains, alluma la lumière et se fit couler un bain. » Je suis très mauvais pour ça ! Et bien meilleur quand il s'agit de produire un discours théorique : là je suis sur un terrain familier.

TL : *Pourtant tu as une grande intimité avec la poésie, qui semble se situer aux antipodes du discours théorique...*

ML : Je ne le vois pas ainsi ! La poésie a été pour moi le révélateur de la passion de traduire. C'est par là que j'ai commencé, très tôt, à dix-huit ans, en toute naïveté, sans avoir la moindre compétence. Je répondais à l'excès

d'émotion produit par la lecture du texte. En fait je ne sais si c'était d'abord une réponse à cet appel ou une façon de faire barrage à ce trop d'émotion. Le résultat, en tout cas, était très mauvais... Plus tard, ce fond passionnel est resté. Quand je traduis de la poésie, l'acte de traduire me semble davantage mis en lumière que dans le cas des textes théoriques : c'est à la langue même qu'on se confronte, à sa sensualité, à ses rythmes, à toutes ses ressources propres ; on se trouve aux sources mêmes de la traduction ; tandis que dans le discours théorique la médiation du sens est plus importante. Pourtant, même dans le texte philosophique, la dimension esthétique demeure toujours.

TL : *Tu continues de traduire de la poésie ?*

ML : Oui, mais avec la conscience qu'en traduction poétique mes compétences sont extraordinairement limitées. Mes traductions sont des rencontres particulières avec tel poète, et même, parfois, telle partie de son œuvre.

TL : *Tu traduis donc des livres que tu as choisis ?*

ML : Pas toujours. Il m'arrive de recevoir des commandes.

TL : *Quelle est la place de la traduction dans ton emploi du temps quotidien ?*

ML : J'ai toujours considéré la traduction comme une gymnastique intellectuelle indispensable. Je me suis fait la règle, rarement transgressée, de traduire tous les jours au moins quelques lignes, une page. Quand je n'ai rien à traduire pour l'édition, je m'arrange pour trouver quelque chose, un poème par exemple. Le temps que je passe à traduire est très variable selon les jours. Je peux aller jusqu'à trois ou quatre heures de travail, le matin si possible. Je travaille rarement toute la journée : la traduction use énormément ! Au bout de quelques heures je dois passer à autre chose.

TL : *Combien de fois reviens-tu sur ton travail ?*

ML : J'y reviens très peu. Je ne commence une traduction qu'après une longue phase préparatoire où je cherche ma propre écriture. Quand je l'ai trouvée, je me mets à traduire, très lentement, mais en essayant d'atteindre une version définitive. Je relis le manuscrit une première fois au tirage, en faisant quelques corrections, puis sur épreuves.

TL : *Peux-tu nous décrire ton atelier ?*

ML : L'atelier, il est là, dans ce petit Mac portable posé devant moi. Je travaille essentiellement avec cet ordinateur et ses prolongements : d'une part, les CD-rom que je peux y entrer, et d'autre part les connexions Internet. J'ai cet ordinateur sur une petite table dans mon bureau, et un autre dans la pièce d'à côté, qui sert aussi à mes enfants ; il me permet de lire les CD-rom PC et dispose d'un accès Internet à haut débit. À part cela mon atelier se borne à peu de chose. J'ai évidemment plusieurs dictionnaires allemands, qui sont tous à la fois très utiles et totalement insatisfaisants pour ce que je traduis la plupart du temps : en traduction philosophique, il faut très souvent produire

une terminologie qui n'existe pas encore ! Je consulte assez souvent le dictionnaire de Grimm, j'utilise aussi le Langenscheidt. que j'ai en CD-rom dans la machine, et même le Grapin, un très bon petit dictionnaire d'allemand courant qui m'accompagne depuis le lycée.

TL : *Et les dictionnaires français ?*

ML : J'utilise le Littré, le Larousse, mais aussi des dictionnaires plus anciens comme l'Encyclopédie, le Bayle, le Furetière qui donnent des indications historiques intéressantes. Mais en fait les dictionnaires ne représentent qu'une part de l'information. Je ne les ai pas tous chez moi, d'autant que je travaille beaucoup en bibliothèque.

TL : *Pourquoi ?*

ML : La plupart des textes que je traduis sont pleins de références à une périphérie de discours, de livres parfois très rares. Et surtout, avant la phase de réécriture qu'est la traduction proprement dite, il y a une phase exploratoire, de recherche du texte à traduire, qui ne peut se faire qu'en bibliothèque.

TL : *L'insuffisance des dictionnaires vient aussi du fait qu'on ne recherche jamais un mot isolé : le mot est toujours pris dans un contexte...*

ML : Exactement. Un mot a une histoire, et d'abord dans sa propre langue. C'est pourquoi j'ai comme usuel le Ritter, ce dictionnaire allemand à la fois philosophique, généalogique et historique, qui part du grec et du latin et traverse toute l'histoire de la philosophie.

TL : *Y a-t-il un équivalent français ?*

ML : Non. On annonce la parution d'un dictionnaire des intraduisibles philosophiques européens, réalisé par Barbara Cassin, qui permettra de mieux cerner les termes qui posent problème, mais nous restons en retard dans ce domaine.

TL : *Est-ce que le fait de traduire un texte philosophique t'amène à le lire différemment ?*

ML : J'ai beaucoup de mal à distinguer la traduction proprement dite de l'interprétation. Quand je commente un texte, je ne peux pas dissocier l'interprétation de la lecture traductive. Par pente naturelle, je ne peux pas lire le texte autrement que dans l'original, ou accompagné par l'original.

TL : *Penses-tu que tu progresses avec l'âge ?*

ML : Je crois que quand on vieillit il y a des choses qu'on ne savait pas faire et qu'on sait mieux faire, et d'autres qu'on ne sait plus faire. J'ai traduit Nietzsche à une certaine époque en passant à côté de choses qui ne m'apparaissent qu'aujourd'hui. Je parle ici sur le plan textuel : je n'avais pas vu, par exemple, certaines répétitions de termes. Ces répétitions ont évidemment un sens. Mais si je vois maintenant ces erreurs, ce n'est pas que je sois meilleur traducteur : si je me suis amélioré, c'est dans la connaissance de

l'œuvre. Quand on traduit tel texte de Nietzsche, on a inévitablement tendance à considérer que l'unité de traduction, c'est ce texte ; c'est une illusion : l'unité de traduction, c'est l'œuvre, et, plus lointainement tous les enjeux au sein desquels elle s'est élaborée. Mais concrètement, quand on traduit, avec la contrainte de délais parfois courts, on ne peut pas embrasser tout cela. Je dirai même que la traduction d'un livre isolé se fait toujours trop tôt, puisque pour être pleinement réussie il faudrait que toute l'œuvre soit déjà traduite.

TL : *D'où l'importance de la retraduction.*

ML : Elle est nécessaire et inévitable. Les époques changent, et avec elles l'éclairage qu'elles jettent sur un texte. La traduction est un acte éminemment historique. Et c'est pourquoi, faute de distance par rapport au temps où elle se fait, le traducteur ne peut pas maîtriser sa réécriture. Sa lecture du texte est une lecture intime, profonde, mais partiellement aveugle, pour des raisons qui tiennent à ses propres limites, mais aussi aux limites de l'époque. En traduisant la Bible, Luther ne pouvait pas deviner qu'il produisait ce qui allait être l'allemand moderne !

TL : *Penses-tu qu'on traduit mieux qu'avant ?*

ML : C'est incontestable ! Ce qui restait largement un travail d'amateur, livré aux caprices des éditeurs, s'est nettement professionnalisé. Les traducteurs ont maintenant une conscience collective de leur travail, sur le plan socio-professionnel mais aussi culturel. Les théorisations, très rares auparavant, se multiplient. En même temps, on constate un progrès des éditions, et de l'exigence du public à leur égard. Depuis une trentaine d'années on s'attache à tout retraduire, et ce qui apparaît du même coup, grâce à la traduction, c'est un autre passé — un nouveau passé. Ce qui s'était sédimenté comme tradition se trouve parcouru d'innovations et redonné à un autre public. La masse de choses traduites ou retraduites en trente ans est sans exemple, en France en tous cas (l'Italie offre un cas similaire, mais pour d'autres raisons qui tiennent à la prise en compte des traductions dans le cursus universitaire).

TL : *Ces nouvelles traductions ont-elles produit un nouveau commentaire sur les textes ?*

ML : Absolument. On ne peut pas dissocier le travail de traduction du progrès du commentaire. La traduction est entrée dans la culture même de l'accès aux textes.

TL : *Pourtant, de nombreux spécialistes connaissent la langue originale et ont un accès direct aux textes...*

ML : Oui, mais même dans ce cas, la présence de la traduction change tout : les spécialistes en question savent, par exemple, qu'ils auront ensuite à enseigner les textes à des gens qui les lisent en traduction... Mais en parlant de

progrès de la traduction, je ne pense pas seulement à la philosophie : il me semble que ce travail de retraduction est général. En littérature aussi, on assiste à un mouvement de redécouverte des classiques, de l'Antiquité notamment. Aujourd'hui, par exemple, on retraduit les tragédies grecques et du même coup on les joue autrement ! On peut juger passive cette culture qui se tourne vers le passé, mais quant à moi je vois là plutôt un mouvement nécessaire : un redécoupage de la tradition, qui l'ébranle dans ses évidences et l'actualise.

TL : *Tu n'as pas encore évoqué une facette de ton activité qui nous paraît essentielle : ton rôle de pionnier dans la formation du traducteur littéraire.*

ML : J'ai accompagné un mouvement qui s'était amorcé avant moi et dans lequel je me suis senti embarqué. Au départ, de façon très modeste, dans le cadre de mon enseignement de philosophe, j'encourageais systématiquement mes étudiants à faire des maîtrises qui étaient des traductions, ce qui me semblait plus utile pour tout le monde et plus formateur pour eux. Il y avait à l'époque énormément de lacunes dans la bibliographie des textes traduits. Je demandais à mes étudiants une traduction et une bonne édition, sérieuse, avec un commentaire et des notes. L'étudiant débroussaillait le texte seul et à intervalles réguliers nous avions des séances de travail à deux, où l'on relisait et corrigeait la traduction. Je montrais ce qu'il faut faire, de même qu'un professeur de musique joue un passage à l'étudiant qui essaie ensuite de l'imiter. C'est un travail très lent et laborieux, les fautes se répètent parfois de façon désespérante, avec une insistance névrotique, et puis tout à coup un saut qualitatif se produit ! Et ainsi de suite, palier par palier... On est là dans le mystère de la synthèse individuelle... J'ai pratiqué cet exercice avec plusieurs étudiants, et ç'a été un succès, je crois. Nous sommes arrivés à des résultats publiables, qui d'ailleurs ont été souvent publiés. Et j'ai moi-même beaucoup appris par ce biais.

TL : *Tu crois donc beaucoup en l'imitation.*

ML : Je parlerais plutôt de *mimesis* : l'apprenti se dit, Il a fait ça, je vais essayer de faire la même chose, mais à ma manière.

TL : *Pour rester sur ce chapitre de la formation, tu fais souvent le voyage de Bruxelles, comme plusieurs d'entre nous.*

ML : Oui, j'anime des séminaires de traduction au CETL de Françoise Wuilmart, et là, pour continuer la métaphore musicale, on est plutôt dans l'équivalent de la master class... Là aussi cela peut donner d'excellents résultats.

TL : *Certains de tes apprentis sont-ils entrés dans la carrière ?*

ML : Oui, Pierre Rusch, par exemple, avec qui j'ai traduit, il y a fort longtemps, un texte de psychanalyse, est devenu un traducteur professionnel remarquable.

TL : *Tu as aussi traduit en collaboration.*

ML : J'ai fait partie d'équipes de traduction. La plupart du temps ce sont des textes partagés, traduits à deux ou à trois, l'un des traducteurs servant de maître d'œuvre. Chacun traduit sa partie et la révision se fait en commun. Nous avons fait équipe, par exemple, pour traduire *La philosophie de la révélation* de Schelling : c'est un monument tellement énorme qu'il était absurde de s'y lancer seul : on y passerait des années, on se découragerait, alors qu'à plusieurs on se sent porté par le groupe. Nous avons été relus par deux spécialistes de l'auteur, qui ont harmonisé la terminologie — laquelle n'était pas fixée à l'avance, mais mise au point à mesure que les problèmes se posaient, lors de réunions tout au long du travail.

TL : *En tant que directeur d'une collection de poésie, tu as eu affaire à des traducteurs de poésie. Comment votre collaboration s'est-elle passée ?*

ML : Il m'est arrivé de relire les traductions vers par vers avec le traducteur. La plupart du temps, j'ai été émerveillé — y compris dans le cas de textes que je connaissais bien — par le résultat. Il y a un poème extraordinaire de Rilke, « La Panthère », que j'ai essayé de traduire vingt fois sans jamais y parvenir ! Je me disais, c'est impossible, on se heurte à des limites infranchissables... Et voilà que Jean-Luc Moreau l'a traduit, en décasyllabes, et c'est une merveille !¹ Ce qui n'exclut pas qu'arrive un jour une autre traduction, tout aussi bonne, qui fera voir une autre face du poème. Après une expérience pareille, les spéculations sur l'intraduisible paraissent bien dérisoires... L'intraduisibilité n'est pas une catégorie de la pensée traductive, elle est de l'ordre du sentiment flou...

TL : *On a assisté ces dernières années à une accélération prodigieuse de la réflexion sur la traduction. Tu n'as pas l'impression que le mouvement est en train de se tasser ?*

ML : Oui, ce mouvement est sans doute arrivé au terme d'une étape. Il a été nécessaire pour lancer une dynamique, et il a fait son œuvre. La théorisation est désormais accomplie pour l'essentiel, elle a trouvé sa juste place. Elle est très utile, elle accompagne, mais enfin la traduction est d'abord un domaine pratique, un phénomène culturel, général. La traduction est indissociable d'une histoire. Nietzsche le dit très bien : autrefois, traduire c'était conquérir, on s'emparait d'un texte et on le faisait sien, La Fontaine s'appropriait Esope et Les Romains, déjà, ne faisaient pas autrement ; mais notre époque est très différente, le passé doit être intégralement restitué, le scrupule philologique est si extrême qu'il devient peut-être excessif... Heureusement la retraduction

(1) Cf. *Anthologie bilingue de la poésie allemande*, sous la direction de Jean-Pierre Lefèbvre, La Pléiade, 1993.

vient bousculer un peu cette muséographie, et réancrer dans le présent une part de la tradition dont on suppose qu'elle est capable de réalimenter ce présent.

TL : *Quelles sont pour toi les qualités essentielles d'une traduction ?*

ML : Exactement celles qui font apprécier un texte littéraire.

TL : *On dit que les traductions vieillissent plus vite que l'original.*

ML : Je n'ai pas de statistiques sur la question ! Oui bien sûr, elles vieillissent. Certaines vieillissent bien, d'autres mal. Certaines font date, font époque, pour des raisons multiples, parfois très bizarres, et qui n'ont parfois pas grand-chose à voir avec leur correction. Certaines imposent leurs fautes : la Bible des Septante commence, dès le deuxième verset, par un ajout qui est un contresens ! Or cette traduction a fait son travail pendant des siècles. Et si elle a vieilli, c'est pour des raisons historiques qui n'ont rien à voir avec sa valeur propre ; elle est d'ailleurs aujourd'hui publiée en livre de poche.

TL : *Tu dois avoir encore beaucoup de travail sur la planche ?*

ML : Je vais lancer une nouvelle collection, appelée *Nouvelles traductions*, où nous publierons Aristophane et des tragédies grecques antiques, mais aussi des textes latins. Ces œuvres-là, maintenant que la traduction et l'interprétation ont fait les progrès que nous savons, peuvent être restituées à un public qui peut les apprécier dans une temporalité redevenue contemporaine.

TL : *Le traducteur en toi est-il comblé, ou rêve-t-il à d'autres aventures ?*

ML : Un traducteur n'est jamais rassasié puisqu'il se tient au cœur de la dynamique culturelle ; et je ne vois pas que cette dernière se ralentisse !

Propos recueillis par Jacqueline Carnaud et Michel Volkovitch

Marc B. de Launay a traduit Kafka, Rilke (*Les élégies de Duino*), Nietzsche (*Le gai savoir*), Kant, Schelling, Husserl, Buber, Habermas, H. Cohen, F. Rosenzweig, Adorno et d'autres philosophes. Il dirige la nouvelle édition de l'œuvre de Nietzsche chez Gallimard. Il est également l'auteur de plusieurs articles de réflexion sur la traduction, dont : « Le traducteur médusé », *Langue française*, 51 (1981), pp. 53-62 ; « Les théories de la traduction », *Préfaces*, 7 (1988), numéro spécial sur « Les enjeux de la traduction », pp. 82-84 ; « Théories françaises de la traduction », *Nichijutsu Bunka*, 51 (1989) Tokyo, pp. 38-49 ; « Babel », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1 (1989), numéro spécial sur « La traduction philosophique », pp. 93-106 ; « La traduction et ses enjeux », in Volker Roloff (éd.), *Uebersetzungen und ihre Geschichte*, Tübingen, G. Narr, 1994, pp. 140-149 ; « Traduire, récrire », *Le Nouveau Recueil*, 38 (1996), pp. 85-96. ; « Réflexions sur la traduction », *Cahiers de L'Herne Paul Ricœur*, Paris, L'Herne, 2004, pp. 85-95. Il a aussi organisé et animé la table ronde « Traduire la Bible », *Douzièmes Assises de la traduction littéraire en Arles* (1995), ATLAS/Actes Sud, Arles, 1996, pp. 105-141.